

Les rayons du soleil, filtrés par les stores, vinrent chatouiller ses paupières. Timide tressaillement. L'instant d'après, il ouvrit les yeux. Au plafond, un lustre. Clinquant. Il se laissa griser par le jeu des couleurs. Mise au point. Sensation double au creux de l'estomac. Faim. Angoisse, aussi. Il esquissa son premier mouvement avec un manque de grâce qui aurait consterné une ballerine. Même débutante.

Balaya la pièce du regard. En face de lui, une porte. Entrouverte. Les toilettes? Une nécessité impérieuse se fit ressentir dans son bas-ventre. Ne plus y penser... Se concentrer sur l'ameublement... Un lit. Un bureau en bois encaustiqué. Deux toiles expressionnistes accrochées au mur. Couleurs sombres et visages torturés. Moches.

À l'opposé de la fenêtre d'où lui parvenaient des bruits étouffés, la porte de la chambre. Fermée à clef? Sur une chaise, des vêtements soigneusement pliés. Probablement les siens. Il se redressa sur l'oreiller. Vertige. Inspira profondément, pour éloigner la sensation de nausée. Il portait un pyjama. Bleu clair. Il détestait le bleu. C'est du moins ce qu'il se dit. Ensuite, il n'en fut plus aussi sûr... Une béquille était apposée au lit. Il inspecta ses membres. Nota qu'aucun ne manquait à l'appel. Pourtant, il ressentait une légère douleur dans la jambe. Droite.

La béquille... Elle indiquait qu'il pouvait marcher. Il s'extirpa du lit. S'assit face à la fenêtre. Les pieds dans le vide. Ok. Soit le lit était surélevé, soit c'était un homme de petite taille. Encore un truc à vérifier. Il attrapa la canne. Besoin d'agir. Renforcé par son envie pressante... Et puis la position allongée favorisait les élancements dans son crâne.

Combien de temps avait-il dormi? Quelle heure était-il?

Il gagna lentement la fenêtre. Releva les stores. Agitation de la ville. Bruits de klaxons. Il se trouvait dans un appartement de trois ou quatre étages. Face à une végétation qui n'avait rien de sauvage. Sur sa droite, des hôtels particuliers. Il se pencha pour repérer le flux des voitures remontant l'avenue. C'est alors qu'il comprit où il était. La couleur des taxis...

Il gagna la salle de bains en boitillant. La lumière blafarde du tube néon l'agressa. Tout à coup, il eut un mouvement de recul. Il n'était plus seul. Des yeux interrogateurs le scrutaient. Visage menaçant, marqué de contusions.

Il réalisa alors qu'il se trouvait confronté à son propre reflet, renvoyé par une glace impeccablement lustrée.



– Du nouveau? interrogea la jeune femme en pénétrant dans la pièce située deux étages plus bas. Trois types étaient installés devant l'écran de contrôle restituant l'image d'un pyjama hébété.

– Ça a l'air de bouger, on dirait, lui répondit un homme aux épaules larges et complet veston. Du genre qu'on hésite à titiller parce qu'il vous a écrasé le pied dans la file d'attente d'un cinéma de Brooklyn, en fin de soirée.

Grâce à une micro caméra camouflée dans le cadre du Munch qui ornait la chambre, ils assistèrent en direct à la cérémonie du Lever de Pyjama. Bleu.

– Pas l'air bien vif, le Schtroumpf, commenta l'un des techniciens qui veillait sur la netteté de l'image sans toutefois se montrer particulièrement habile dans cet exercice.

– J'aimerais t'y voir, toi, après un bordel pareil, répondit le complet veston d'un ton tranchant. Zoome voir un peu sur lui.

L'autre s'exécuta et le visage apparut plus nettement à l'écran. Ses yeux clairs balayaient la pièce à la recherche de repères. Gestes lents. Incertains. Ça sentait la perplexité dans le mouvement... Bientôt, il fut sur pied. Et s'approcha de la fenêtre.

– Et maintenant, Stu ? demanda la jeune femme.

L'homme la regarda, amusé. Compter une fille aussi jolie dans son équipe flattait son orgueil de mâle dominant. Même en quinze années de services pour la Grosse Pomme, il ne s'était jamais trouvé en position aussi avantageuse. Et ne regrettait pas sa démission, quelques mois plus tôt, des services de police. Nouveau job. Bien plus excitant. Plus lucratif, également.

– Tannenbaum est en route ?

– Je l'ai appelé.

– Parfait. Tout est en place, donc. On laisse Mickey patauger un peu. Le temps de reprendre ce qui lui reste d'esprit. Et t'interviens. Le grand jeu. Arrive un peu...

La jeune femme s'avança vers Stuart Jefferson, chef d'opération de la fine équipe dont la mission venait de démarrer. Parvenue à sa hauteur, elle affecta une attitude détachée et réprima un mouvement de recul, tandis qu'il dégrafait le premier bouton de son corsage.

– C'est mieux comme ça, conclut-il. S'agirait pas de rater votre première rencontre, non ? Et oublie pas qu'on t'a à l'œil,

s'esclaffa-t-il grassement, tout en montrant l'écran vidéo autour duquel ils se tenaient.

– J'y vais... Juste un conseil, ajouta-t-elle avant de quitter la pièce d'un air nonchalant. À l'avenir, ne t'avise plus de poser ta main sur moi, OK ?

Cette répartie fut accueillie par une nouvelle salve de rires témoignant de l'humeur badine des trois comparses.



– Kate ? interrogea le Pyjama, tandis que la porte de la chambre s'ouvrait.

Ça lui parut étrange de découvrir le son de sa propre voix... Une inconnue pénétra dans la pièce. Elle semblait âgée de vingt-cinq ans, tout au plus. Taille moyenne. Visage typé. Origines asiatiques. Longs cheveux noirs retombant sur les épaules. Jupe élégante. Chemisier vapoureux. Pieds nus. Il ne perçut d'ailleurs pas le bruit de ses pas sur le parquet.

– Tu es réveillé, mon amour, prononça-t-elle d'un ton flûté.

Il la regarda, interloqué. Elle s'affairait à retaper son oreiller et à déplier sa couette avec un naturel désarmant.

– Comment te sens-tu ce matin ?

Elle ouvrit la fenêtre. Aéra la pièce. De minuscules poussières dansaient dans la lumière. De nouveau, elle se tourna vers lui :

– Je me suis inquiétée, tu sais...

– Vous... Vous êtes qui ?

La jeune femme pouffa, comme s'il venait d'en sortir une bien bonne.

– Allons, mon ange. C'est moi... Kelia.

– Ah ? fit-il.

Voilà qui ne l'avancait pas vraiment...

– Tu n'es pas censé te lever de ton lit. Sais-tu que...

– Excusez-moi, l'interrompit-il. Je voudrais savoir... s'il vous plaît... On est où, là? Qu'est ce qu'il m'est arrivé?

– Tu ne te souviens pas? C'est normal, le rassura-t-elle. Le docteur Tannenbaum pense que le choc que tu as subi a entraîné une perte de mémoire. C'est seulement une question de temps, rassure-toi.

– Je... Je ne suis pas... soucieux, mentit-il. Juste un peu... déconcerté.

Il regarda autour de lui, comme pour prendre la pièce à témoin de son abattement.

– Où suis-je? insista-t-il.

– Tout va bien, mon chéri. Tu es à la maison. Je vais m'occuper de toi. Tu seras mon petit malade, tu veux?

Mutine, elle lui prit la main. L'entraîna vers le lit. Il se laissa guider. La tête lui tournait encore. Son esprit bouillonnait de questions à poser. Ce n'était pas le moment pour... Lorsqu'elle vint se lover contre son torse, il lui caressa les cheveux. Mécaniquement. Pour occuper ses mains.

Ses cheveux... Ils étaient tellement noirs qu'ils en paraissaient bleutés par endroits. Il entreprit de les compter. Puis renonça à cette entreprise.

Elle écrasa sa bouche contre la sienne dans un baiser passionné. Se défit de son chemisier. Il contempla la nudité juvénile de son buste. Deux petites poires bien fermes l'invitaient à étancher une soif qu'il n'éprouvait pas. Elle accrocha son corsage au rebord du cadre du tableau qui faisait face au lit, masquant toute visibilité à la caméra.

– Salope! murmura le gorille frustré, deux étages plus bas. Ça rigolait moins, tout à coup...

L'Eurasienne invita son partenaire à s'allonger sur le dos et le chevaucha avec précaution. Jupe remontée sur les cuisses.

– Kate, s'entendit-il murmurer dans un soupir, comme pour justifier les prémisses d'une érection soudaine.

Elle s'immobilisa. Regard durci. Mains plaquées sur ses épaules avec violence, l'empêchant de se redresser.

– De qui tu parles ? lui demanda-t-elle d'un ton sec, avant de se relever, de reprendre son chemisier et de quitter la pièce, dans un mouvement d'humeur.

En bas, dans la cage aux fauves, la ménagerie en fut quitte pour un plan séquence d'un homme circonspect en pyjama.

Bleu.

Nouveau réveil. Obscurité dans la chambre. La femme n'était pas revenue. Comment avait-elle dit s'appeler, déjà? Kuelan? Ou peut-être Kelia? L'avait-elle seulement dit, ou s'agissait-il d'un vague souvenir? Curieux prénom, d'ailleurs. Il s'attarda un instant sur cette question. Et réalisa qu'il ne se souvenait plus du sien. Malaise.

Qui était-il? Il ne connaissait pas cet endroit. Pas plus que cette femme. C'est à peine s'il s'était reconnu dans le miroir, tout à l'heure... Il regagna la salle de bains et se planta devant la glace. Se pencha vers son image. Fronça les sourcils. Roula des yeux. Fit des effets de bouche... Le miroir ne se laissa pas intimider et lui renvoya ses mimiques dans un synchronisme parfait. Mais ce visage ne lui redevenait pas familier. Miss K avait évoqué un choc. Foutue secousse, pour provoquer une telle confusion dans son esprit!

Explorer le reste de l'appartement... Peut-être y trouverait-il des réponses? Soulagement! La poignée de la porte déclencha l'ouverture du pêne. Au moins n'était-il pas enfermé. Couloir sombre, dont il ne pouvait évaluer la longueur. Il chercha un interrupteur. À tâtons. Fut chanceux. Une lumière tamisée éclairait un vestibule donnant accès à d'autres pièces.

Il pénétra dans une salle. Confortable. Baie vitrée donnant sur le parc. Réverbères illuminant un ciel sombre. Écran de

télévision trônant dans l'angle. Il s'assit sur un sofa. Devant lui, une table basse. Sur laquelle était posé un livre. À son attention? Il se saisit machinalement du bouquin. Le titre lui était étranger. Il parcourut la quatrième et eut un choc: en haut à gauche, dans un cadre en noir et blanc, la photo de l'écrivain. Le visage était celui de la salle de bains...

«Christopher Robinson», lut-il. «Né à Paris en 1979». Français? Que venait foutre un mangeur de grenouilles en plein Manhattan, dans cet hôtel particulier de Central Park. Christopher... Il prononça plusieurs fois ce nom sous différentes intonations. Cela n'évoquait rien. Il aurait aussi bien pu s'appeler Clark Kent. Ou Daffy Duck! Œil sur la date de parution. Troisième trimestre 2011. Il prit la télécommande sur la table et alluma l'écran. Zappa rageusement, afin de trouver les infos. Apprit ainsi la date du jour. L'hiver était bien avancé, en ce début février 2012. D'après sa bio, il venait juste d'avoir trente-trois ans...

L'âge du Christ, insinua une voix lointaine dans un recoin de sa tête. Avant sa mise à mort. Pas très encourageant... Voilà un élément dont il semblait se souvenir, en tout cas. Mais lorsqu'il faisait appel à son passé proche, c'était le noir absolu. Qu'avait dit la Miss, tout à l'heure? Que ce serait l'affaire de quelques jours. Quelques semaines? Le docteur Sapin de Noël en ferait une affaire personnelle. M'ouais...

Et qui était cette femme, d'abord? Sa compagne? Une fille de passage? Qu'éprouvait-il pour elle? En dehors du désir qu'il avait manifesté, il ne savait pas. Et c'était assez angoissant. De nouveau, il se concentra sur son passé. Aucune étincelle ne se produisit. À l'exception d'un prénom, qu'il murmura doucement: Kate.

Le son de sa voix lui fit du bien. Ou était-ce l'évocation de cette personne?

Kate... Où es-tu ? Pourquoi m'as-tu laissé tout seul ?

Pathétique... Il secoua la tête, comme pour en chasser les pensées parasites. Mini bar. Il se servit un « drink ». Scotch. Tassé. Boisson de circonstance, bien qu'il fût incapable de dire s'il appréciait le whisky. Il porta le verre à ses lèvres. L'odeur de l'alcool, puis l'amertume du breuvage, lui soulevèrent le cœur. Il lâcha le verre qui se brisa sur le sol. N'y prêta pas attention. Il venait de repérer une bibliothèque emplie d'ouvrages. Sur cinq étagères. Signe extérieur de culture. Probable qu'il n'avait pas lu plus du dixième de ces livres. Ou pire: qu'il ne s'en souvenait même pas !

Tout en haut, une série de romans dont la tranche exhibait son nom en lettres dorées. Quelle productivité ! Les bouquins étant hors de portée, il se rabattit sur l'exemplaire de la table basse. Commença à en lire les premières pages. Avec le recul d'un homme qui s'étonne de découvrir un autre lui-même. La tournure des phrases, le rythme, le vocabulaire ... tout ça lui était étranger. Au bout de quatre pages, il décrocha. Et décida qu'il était mauvais. Comment ce fatras de mots ampoulés pouvait-il trouver un public ? Et même franchir la barrière d'un comité de lecture digne de ce nom ? D'après la quatrième, il jouissait d'une notoriété certaine. Et puis il y avait cette grande baraque, dont il n'avait pas encore exploré toutes les pièces. Les affaires semblaient bien marcher...

– Tu ne dors pas ?

La voix le fit sursauter. Adossée à la double porte du salon, en nuisette glamour et e.clop, se tenait Kelia.

– Non, répondit-il. Laconique, mais honnête...

– Peut-être as-tu faim ? Ça fait plusieurs heures que tu n'as rien dans le ventre. Le docteur a dit que ton estomac pourrait supporter de la nourriture, maintenant.

– Le docteur Sapin ? Alors, si le docteur Sapin l'a dit, c'est Noël...

– Qu'est-ce qui te rend amer ? demanda-t-elle.

– Rien. Ou plutôt si, tiens. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Pourquoi cette béquille et ces contusions sur mon visage ? C'est qui, ce Tannenbaum dont j'ignore absolument tout, et qui en sait aussi long sur mon état de santé ? Qu'est-ce qu'il m'est arrivé, bon sang !

Le ton de Christopher était progressivement monté dans les aigus. Ce qu'il perdait en virilité, il le compensait en vulnérabilité. Kelia s'approcha doucement de lui. De nouveau, il eut l'impression qu'elle se déplaçait en frôlant le sol. Comme un être désincarné. Il songea à un vampire. Réprima un frisson. Oh la ! Un vampire que t'aurais volontiers lutiné, n'oublie pas, s'efforça-t-il de penser. Pour retrouver son calme.

Parvenue à sa hauteur, elle effleura sa joue dans un geste tendre et l'invita à s'asseoir. Elle posa sa cigarette électronique dans un cendrier en cristal. Il resta hypnotisé un instant par l'empreinte du rouge à lèvres sur l'embout du filtre.

– Navré, murmura-t-il.

Elle posa la tête sur son épaule et plissa les yeux, tel un chat qui ronronne.

– Tu n'as pas à t'excuser, murmura-t-elle. N'importe qui réagirait comme toi. J'imagine combien c'est difficile de se retrouver dans le brouillard. Sans se souvenir de rien.

– Que s'est-il passé ? insista-t-il.

– Le problème, c'est que tu serais la seule personne à pouvoir l'expliquer ...

– Je ne sais même pas comment je m'appelle. Encore moins ce que je fais ici, dans cette maison. Pardonnez-moi, mais je n'ai aucun souvenir de vous. Pas plus que de quiconque, d'ailleurs, excepté...

– Excepté? Les yeux de Kelia se rouvrirent en grand, intrigués.

Toute son attention était à nouveau éveillée, et elle paraissait vouloir extraire une réponse du regard de son compagnon.

– Non, rien. Oubliez ça...

Le prénom... Pas sûr que ce soit opportun de le mentionner à nouveau devant Kelia. Elle se redressa et lui fit face. Pointa du doigt le livre qui traînait sur la table.

– Bon. Je vois que tu as déjà commencé à faire connaissance avec toi-même. Alors on récapitule. Tu t'appelles Christophe Robinson. Christopher, pour ton public américain. Tu es né en France, où tu as vécu une dizaine d'années avant que tes parents ne migrent ici. Ils sont morts tous les deux. Dans un accident de voiture...

– Ah? ça n'évoque rien en moi.

– Ils avaient fait fortune dans la haute finance. Tu es leur unique héritier.

– Je suis riche, alors?

– Insolemment. Je ne parle même pas de tes droits d'auteur, ni des produits dérivés de ta plume: adaptations cinématographiques, retombées commerciales...

– Quel genre d'écrivain je suis?

– Du genre prolifique. Tu écris depuis ton adolescence. Des nouvelles, de la poésie, du théâtre... Mais ce sont tes romans qui t'ont rendu célèbre. Tu n'as plus le souci de faire dans la qualité. C'est la quantité qui prime.

– Et nous deux? Ça fait longtemps que...

– Qu'on baise ensemble, ou que je partage ta vie? Que veux-tu savoir exactement? Dois-je refaire ta conquête? M'as-tu effacée comme une inscription à la craie sur un tableau noir? Comptes-tu te séparer de ton agent littéraire?

– Désolé... Je suis perdu. Tout cela me semble si... nouveau. Et si différent.

– Différent? En quoi quelque chose dont tu ne parviens pas à te souvenir peut-il te sembler différent?

– C'est absurde, je sais. Je crois que j'ai effectivement besoin de manger. Peut-être qu'on pourrait se faire livrer un truc?

– Sushis? Tu adores, je te le garantis!

– Alors OK pour les sushis, conclut-il en s'efforçant de mettre un peu de gaieté dans sa voix. Il était persuadé qu'il allait détester ça...

Kelia se redressa, l'embrassa sur le bout du nez et disparut dans une autre pièce pour commander leur dîner. Il expira profondément, soulagé de son départ. Besoin de faire le point. D'emmagasiner toutes les infos livrées en quelques phrases. Il sentait aussi qu'il faudrait y aller doucement avec la jeune femme. Plutôt susceptible, la Miss.

Il se leva. Vint coller son visage contre la vitre de la baie donnant sur le parc. Dans l'avenue, de rares véhicules se déplaçaient encore. Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Il avait pourtant regardé les infos. Mais ne s'en souvenait plus. J'ai pas imprimé, se dit-il avec une colère contenue. Peut-être que ma mémoire immédiate a été atteinte aussi... Sa tête tournait. Il s'aperçut qu'une larme coulait sur sa joue. Il la balaya d'un revers de manche rageur.

Il se força à se rasseoir sur le sofa, le buste droit et les yeux rivés à la fenêtre. Il ne se rendait pas compte que sa canne tapotait le sol dans un mouvement compulsif, en arythmie avec les accords d'une musique douce qui lui arrivait par vagues sirupeuses. Car il s'était assis sur la télécommande de la chaîne stéréo.

– Le repas est servi! Tu viens jusqu'à la salle à manger? proposa Kelia, tirant Christopher de sa rêverie.

– Le livreur est déjà passé? C'est du rapide! À moins que je me sois endormi?

– De quoi parles-tu, mon ange? Nous avons notre propre cuisinier. Je n'ai eu qu'à passer la commande par l'interphone. On vient de nous monter un plateau-repas. Veux-tu un peu de vin? Ou plutôt du champagne californien...

Christopher déclina la proposition. Il tenait à conserver le peu de lucidité qui lui restait. L'épisode du scotch lui avait servi de leçon. Il accompagna Kelia dans une pièce luxueuse. Longue table dressée, sur laquelle étaient disposées fleurs et bougies. Assiettes, couverts et deux coupes savamment ouvragées. Cheminée en marbre dispensant une chaleur réconfortante. Le grand jeu...

Ils prirent place l'un en face de l'autre, séparés par les ornements qui décoraient la table. Nouveau malaise. Impression d'être dans la peau d'un autre. Était-ce là son quotidien? Déplaçant sa chaise, il vint se placer à côté de la jeune femme

– J'ai besoin de vous, Kelia.

– Je sais, mon amour. Mais tu peux me tutoyer, tu sais, lui répondit-elle sur un ton amusé.

– J’ai besoin de... toi pour savoir ce qu’il m’est arrivé. Je voudrais que ... que tu m’expliques tout ce qui pourrait m’être utile. Pour recouvrer la mémoire. Tu comprends ?

– Bien sûr, petit cœur. Mais tu as surtout besoin de manger un peu. Et de dormir. Demain, le gentil docteur viendra te rendre visite. Il pourra répondre à toutes tes questions mieux que je ne saurais le faire. Et puis...

– Et puis ?

– Il m’a donné pour consigne de te laisser le temps de revenir à toi. Par tes propres moyens, je veux dire. J’ai peur de t’avoir déjà assez perturbé. En évoquant tes parents... Il faut que le processus de remémoration se fasse naturellement.

– Dis-moi au moins...

– Chut, l’interrompt-elle, en posant son index sur sa bouche. La seule chose que je puisse faire pour toi, c’est te manifester tout mon amour. Je suis assez douée pour ça. Laisse-toi faire. Et fais-moi confiance.

Flash. Il se revit, enfant, aux côtés d’une femme. Dans l’obscurité d’une salle de cinéma. Version animée de Robin des Bois. L’un des personnages était un serpent qui employait le terme de « confiance » pour abuser ses victimes. Une nouvelle fois, il fut parcouru d’un frisson, tandis que Kelia, qui avait trempé ses lèvres dans sa coupe de champagne, se rapprochait et cherchait le contact avec les siennes.

– À nous, murmura-t-elle. Et à ta guérison. Qu’elle soit rapide, afin que tu te remettes au travail au plus tôt...

– Tu es sérieuse ? demanda-t-il en se soustrayant au baiser de l’asiate prédatrice.

– N’oublie pas que je suis aussi ton agent, mon cœur... D’ailleurs, j’ai une petite surprise pour toi. Je voulais attendre encore quelques jours, mais puisque tu en sais déjà assez long ...

Elle se leva avec grâce et revint, déposant un paquet cadeau sur la table.

– Je croyais que Noël était passé, hasarda-t-il.

– Tu es né il y a trois jours, mon ange. Et nous n'avons pas fêté ça.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu ne le sauras que si tu l'ouvres...

Considérant l'aspect judicieux de cette répartie, Christopher s'exécuta. Et découvrit une mallette en cuir souple, qu'il ouvrit à l'aide de ses pouces. À l'intérieur, se trouvait un ordinateur portable dernier cri. Qui le laissa sans voix.

– J'en avais assez de te voir t'éreinter avec ta machine à écrire. C'est très séduisant, mais totalement anachronique !

Un écrivain digne de ce nom ne doit pas passer à côté des évolutions technologiques.

– C'est... magnifique, répondit-il, circonspect.

La tirade n'obtint pas le succès escompté. Tout à coup, il réalisa l'absurdité de la situation. Il n'avait aucun souvenir de la machine à écrire dont elle lui parlait. Ni aucun désir de se servir de ce machin. La colère le prit. Il fixa froidement Kelia avant de lui demander :

– Et que veux-tu que j'écrive, avec ça ? « Les mémoires d'un amnésique ? » Tu veux exploiter le yaourt que j'ai dans la tête ? Je suis une pompe à fric, c'est ça ? Un petit accident et vite, on se remet au travail comme si de rien n'était...

– Tu es injuste, l'interrompit-elle. J'essayais seulement de te faire plaisir. Ce cadeau était ma façon de te dire que les choses allaient bientôt s'arranger pour toi.

Il la sonda un instant. Kelia avait parlé calmement, comme s'il s'agissait d'une évidence. Quelque chose qu'on ne pouvait mettre en doute. Elle paraissait sincère. Peut-être perdait-il les pédales ? Il ne savait pas quoi penser.

– Et puis, il faut que tu te trouves un code, enchaîna-t-elle. On ne peut pas se permettre que tu sois piraté par le premier hacker qui passe! Tes écrits doivent rester secrets jusqu'à ce que j'en négocie la diffusion. Aucune fuite ne sera autorisée, proféra-t-elle de manière comique.

– J'ai un code. Tout trouvé, déclara-t-il.

– Ah oui?

– F-U-C-K-Y-O-U. Qu'en penses-tu?

– Je suis très touchée, cœur. Mais il va falloir te montrer plus inventif. C'est sans doute l'un des tout premiers auquel un pirate pensera, connaissant nos relations. Prends le temps d'y réfléchir. On en reparlera demain. Pour le moment, il faut que tu dormes. Si tu le souhaites, je resterai avec toi cette nuit.

– Parce qu'on fait chambre à part? railla-t-il pour ébranler la sérénité de la jeune femme.

– C'était ton choix, tu sais... Je l'ai toujours respecté. Pour ton inspiration, qui te poussait à écrire à n'importe quelle heure de la nuit. Pour ta tranquillité, aussi. Mais tout cela peut changer. Ça ne dépend que de toi ...

En regardant cette femme à la beauté stupéfiante esquisser un sourire enjôleur, Christopher perdit tout à coup son agressivité. Et se dit qu'il avait dû être stupide pour choisir de dormir seul dans son lit jusque-là. Il n'était plus très sûr d'avoir envie de découvrir qui était cet écrivain égocentrique tapi au fond de lui.



Nuit agitée. Il se voyait dans un aéroport, parcourant une salle d'embarquement. Vide. Un appel retentissait. L'avertissant

que sa correspondance était annulée. Et qu'il devait rechercher ses bagages à la consigne. Dans un fast food, muni d'un ticket de caisse, une femme obèse vêtue d'orange lui proposait un ersatz de café. Et des beignets ronds. Il lui fallait payer à l'aide d'une carte bancaire dont il martelait en vain le code sur un petit boîtier noir. Dans son rêve, il entendait les échos d'une vieille chanson anglaise vantant les bienfaits d'un « breakfast in America ». La serveuse attendait qu'il s'exécute. Pris de frissons, il se tournait vers la salle. Mais Kate n'était pas là. D'ailleurs, qui était-elle ? Il ne savait plus. Il se réveilla en sueur. Grâce au réveil digital posé sur sa table de nuit, il sut qu'il était trois heures quinze. Puis seize. Kelia n'était pas auprès de lui. En un sens, cela le réconforta.

*« I'm playing my jokes upon you / While there's nothing better to do... »*

Des bribes de paroles résonnaient encore dans son crâne. Il était persuadé qu'il s'agissait des mots exacts, et cela l'apaisa. Peut-être sa mémoire lui reviendrait-elle par petits bouts, comme ce fragment de chanson ?

Il se sentait vide. Pas de souvenir précis. Aucun projet. Le grand flou sur sa propre identité... Semblable à un animal, coincé dans un espace temps très restreint – en l'occurrence, un présent perpétuel. Le temps ne signifiait plus grand-chose pour lui.

Pas de passé. Déraciné. Fragile comme une plante malmenée par les vents, qui ne parvenait pas à puiser ses ressources dans le sol. Pas d'avenir. Sans projet. Voué à l'immobilisme. Interminable attente. Vain décompte des secondes menant à un ennui mortel.

Quel parti pouvait-il tirer de cet état ? Les choses allaient-elles évoluer ? Il se concentra sur ce qu'il ressentait exactement. En

plus de ce vertige, il éprouvait un mal de crâne récurrent. Sa jambe le faisait un peu souffrir mais ses muscles ne semblaient pas trop endoloris. Le sommeil le désertait, alors qu'il éprouvait un besoin impérieux de dormir. Fin du check up.

Il se tourna et se retourna dans son lit, à la recherche d'une position propice à l'endormissement. Tannenbaum, le docteur Miracle, viendrait lui rendre visite au matin, avait dit Kelia. Cette perspective était la seule à laquelle il pouvait se raccrocher. Unique projection dont il était capable dans cet avenir incertain. Il finit par se rendormir une heure plus tard, bercé par les bruits diffus provenant de la rue. Au moins n'était-il pas sourd.



– Et comment nous portons-nous ce matin? demanda un homme replet qui arborait une paire de lunettes archaïques.

Âgé d'une cinquantaine d'années, cheveu rare, front fuyant, ce petit rondouillard aurait pu paraître débonnaire s'il n'avait été doté d'un regard gris. Perçant. Intelligence vive. Pas spécialement gracieux, décida Christopher. Danger. Si l'empathie était un moteur dans sa guérison, il ferait mieux de changer de praticien!

– J'ai le sentiment d'avoir connu des jours meilleurs...

– Ah! Ah! Je vois que votre sens de l'humour n'a pas été atteint. C'est bon signe! proclama le docteur, en prenant la tension artérielle de son patient.

Christopher ne répondit pas et le laissa s'affairer sur son bras. Les questions lui brûlaient les lèvres.

– 12-8, décréta Tannenbaum. Un peu faiblard, mais tout à fait honorable. Avez-vous des douleurs particulières?

– Dites toujours... On gagnera du temps.

– Eh bien, outre les problèmes liés à votre rotule droite, vous pourriez ressentir des maux de crâne, dus au traumatisme subi. Des courbatures. Des douleurs costales... Sans compter les troubles liés au fait d'être resté deux jours alité en alternant les moments de conscience et d'inconscience. Je vous ai prescrit des antalgiques à base de morphine, ce qui peut provoquer des nausées. Un état de somnolence, également. Des sautes d'humeur...

– Et les troubles de la mémoire ? C'est dû aux médocs, aussi ?

– Je crains que ce ne soit plus compliqué, toussota le médecin.

Voix assourdie. Christopher dut se pencher vers lui. Pour être sûr de bien entendre. Il pénétra ainsi dans sa sphère intime. Et fut indisposé par un mélange de transpiration et de déodorant.

– Expliquez-moi ce qui m'est arrivé...

– C'est bien naturel. On m'a appelé à votre chevet. Il y a trois jours. Vous veniez de passer deux nuits en soins intensifs. Dans le service de réanimation d'un de mes collègues, à l'hôpital. Coma léger. Mais l'équipe de là-bas a fait du bon boulot et vous a ramené à nous. Ensuite, ils ne voyaient pas de raisons de vous garder, dans la mesure où vous disposez des conditions favorables à un prompt rétablissement chez vous. En dehors de mes visites, une infirmière a été engagée par votre agent. Elle loge sur place. Au second. Peut-être avez-vous déjà fait sa connaissance ?

– Je n'en ai pas de souvenir...

– Oui, bien sûr... Il est possible qu'elle soit intervenue durant vos moments d'inconscience. Mais je peux d'ores et déjà diagnostiquer que ces « absences » vont s'estomper. Bientôt, il n'y paraîtra plus.

– Et avant l'hôpital ?

– Comment ça, avant l'hôpital ?

– Je suppose qu'il a fallu un événement particulier pour que je me retrouve dans le coma.

– Je ne suis pas le mieux placé pour vous en parler, en réalité. Je sais juste qu'on vous a retrouvé inconscient à l'aéroport de La Guardia, à la suite d'une explosion. Pour les détails, il faudrait voir les services de police. Mon rôle se cantonne à assurer votre rétablissement, n'est-ce pas ?

Christopher admira la facilité avec laquelle il bottait en touche.

– Quand vais-je retrouver la mémoire ?

– Cela dépend de beaucoup de choses. De vous, notamment. Quelques jours. Quelques mois... Peut-être davantage. Il suffit d'un déclic. Il est malaisé de se prononcer avec certitude sur ce sujet, vous savez.

Réalisant que Christopher accusait le coup difficilement, il posa une main molle sur son avant-bras, dans un geste de sympathie un peu emprunté.

– Je suis désolé, murmura-t-il.

– Pas tant que moi ! Quel traitement préconisez-vous ?

– Là encore, cela dépend de vous. J'ai la prétention d'être un expert dans les troubles fonctionnels de la mémoire. C'est d'ailleurs pour cela que mademoiselle Kelia – une jeune femme délicieuse ! – m'a fait venir auprès de vous. D'ordinaire, je ne consulte pas à domicile, n'est-ce pas... Votre statut d'écrivain célèbre m'a incité à déroger à cette règle d'or. Mais revenons-en à votre question : « Que pouvez-vous faire pour moi, docteur ? » Car il s'agit bien de cela, nous sommes d'accord ?

Christopher détesta devoir en convenir. Il était dans la position du demandeur. En faiblesse, donc. Et quelque chose en lui n'aimait pas ça !

– Alors voilà ce que je vous propose. Je vous prescris un traitement. Que vous suivez scrupuleusement. J'insiste sur ce point. À ce traitement, j'ajoute des séances individuelles. À mon cabinet. À raison de trois à quatre par semaine, dans un premier temps. Nous aviserons ensuite, selon l'évolution de votre état.

– Vous êtes psy, ou quelque chose comme ça ?

– Absolument pas ! s'esclaffa Tannenbaum. Je me contente d'être un spécialiste en neurologie traumatique. Pardon. Le spécialiste en ce domaine, n'est-ce pas, ajouta-t-il en insistant sur le déterminant. Ne soyez pas étonné que je m'occupe de votre cas. Votre compagne a su se montrer... très persuasive. Vous ne le savez sans doute pas, mais vous me payez une petite fortune. Libre à vous de choisir si vous souhaitez que l'on s'y mette au plus vite.

– En quoi consistent ces séances ?

– Ça, c'est mon affaire.

– Je ne suis pas persuadé d'avoir envie de jouer les cobayes, Doc.

– Qui parle de cobayes ? Ce sera bien pire que ça, ironisa le médecin. Puis, refoulant un rire poussif : Redevenons sérieux. Je vous garantis que vous ne regretterez pas ces séances. Et que vous observerez des progrès au terme de chacune d'elles. C'est d'ailleurs un contrat que nous pouvons passer ensemble.

– Quelle autre alternative me proposez-vous ?

– La méthode douce... L'attente du dé clic. Dans un mois, un an, peut être dix... On peut aussi réapprendre à vivre en faisant abstraction de tout un pan de sa mémoire, vous savez...

– Peut-être que vous avez raison. J'ai besoin d'y réfléchir. Mon agent vous tiendra au courant, lâcha Christopher pour le congédier.

– Bien sûr. Je ne veux pas abuser de votre temps, conclut le médecin d'un ton pincé.

Christopher ne l'entendit pas repousser la porte de sa chambre en sortant. Le front à nouveau collé à la fenêtre, observant les mouvements de l'avenue, il était déjà parti ailleurs...



– Alors, qu'en pensez-vous? interrogea Kelia. Il est très irascible. À fleur de peau.

– Les médicaments vont tempérer son agressivité. Mais je ne veux pas en faire un légume. Il faut qu'il conserve sa pleine conscience, si l'on veut qu'il recouvre la mémoire.

– Bien sûr. Êtes-vous convenu d'un rendez-vous avec lui?

– Arrangez-vous pour qu'il se trouve demain à mon cabinet. Disons... à quatorze heures, n'est-ce pas?

– C'est entendu. Je vous raccompagne?

– C'est inutile, ma chère. Je connais le chemin.

Tannenbaum enfila ses gants et se dirigea vers l'ascenseur. Dans le vestibule, une domestique en robe noire et tablier blanc lui remit son vestiaire, tandis qu'un majordome le conduisait à la porte ouvrant sur la 5<sup>e</sup> avenue. Le médecin inspecta le ciel et se dirigea d'un pas prudent vers son automobile. Quatre étages plus haut, depuis sa chambre, Christopher l'accompagna du regard.

Il mit plusieurs jours à faire le tour de sa demeure. Et encore, il n'était pas sûr d'être allé dans toutes les pièces, certaines étant réservées aux domestiques. D'autres restaient mystérieusement closes. Au rez-de-chaussée, la buanderie et les cuisines. Et ce grand vestibule carrelé de blanc et de noir donnant sur l'escalier. Alternative pour gagner les étages: monter par l'ascenseur. Ce dont il ne se priva pas. Sa jambe le faisait encore souffrir. Il arpenta dorénavant les pièces avec une jolie canne, troquée contre sa béquille. Plus élégante. À l'image de son statut d'écrivain...

En fait, il jouait un rôle. Devait se réinventer des attitudes. Des passions. Des idéologies... Avait l'impression d'être un fantôme, déambulant dans ces couloirs qui ne le menaient nulle part. Rien à quoi se raccrocher. Pas le moindre indice pour se retrouver. Il demanda à consulter des albums de photographies. Kelia lui en procura quelques-uns. Étonnamment peu. Beaucoup de clichés de voyages. La Thaïlande. Le Mexique. Les Cyclades. La Turquie... Des paysages. Quelques photos de couple.

Au premier étage, il découvrit les quartiers de Stuart, qui se présenta à lui comme chauffeur et garde du corps. Christopher se demanda ce qu'il y avait à garder. Personnellement, il était tenté de tout jeter. L'homme, âgé d'une quarantaine d'années,

paraissait dynamique. Du genre enjoué des épaules. Il y avait aussi Déborah. Son infirmière. Jeune femme effacée, presque transparente. Pâle copie du spectre qu'il représentait à ses propres yeux. Déprimante. Il la fit renvoyer.

En plus du personnel de maison, constitué d'un majordome et de trois «soubrettes», on avait engagé un Chef français, soucieux de rendre sa cuisine plus exotique à l'occasion. Précision qui fit remonter en lui l'amertume des sushis. Il envisagea de le congédier aussi, par mesure de représailles. Kelia l'en dissuada.

Christopher menait la grande vie. Dans une des villes cosmopolites les plus chères du monde. Son amnésie restait secrète, grâce au professionnalisme de Kelia. Mais ses activités avaient été suspendues. Ainsi que les interviews pour la presse. Il apprit beaucoup sur lui-même en surfant sur la toile. Un site lui était consacré. C'était un auteur prolifique! Mauvais, mais prolifique. Pourtant, depuis son retour, il était incapable de produire plus de cinq lignes cohérentes. Ce qui, somme toute, était plutôt une bonne nouvelle pour le Monde littéraire.

Poursuivant son exploration de l'immense bâtisse victorienne qui était sa demeure, il découvrit que le deuxième étage était réservé à ses activités professionnelles. On y avait installé un secrétariat. Il ne se sentit pas concerné par l'amoncellement du courrier qui jonchait son bureau. Il ne retrouverait pas son identité dans ces paperasses. Il lui fallait fouiller plus profondément. Connaître ses aspirations réelles. Son moteur. Sa raison d'être... En admettant qu'il en ait une. Les troisième et quatrième étages étaient réservés aux appartements privés. Les siens, et ceux de Kelia. Chacun chez soi. Et ça l'arrangeait bien, à vrai dire. Même s'il ressentait une attirance physique pour la jeune femme, il s'en méfiait. Curieuse relation, d'ailleurs. Elle

se montrait attentive à ses progrès. Soucieuse de son bien être. Mais peu investie dans sa vie affective. Ne s'attardait jamais longtemps auprès de lui. Constamment débordée. Affairée à régler trente mille choses. Tant qu'il serait hors du coup, ce serait à elle d'assumer le business. C'était un boulot à plein temps. Il décida de se reposer sur elle. D'ailleurs, qu'aurait-il pu faire d'autre ? L'oreiller était confortable.

Au quatrième étage, Christopher était tombé sur un Bösendorfer. Fasciné, il s'était assis sur le tabouret de cuir et avait posé sa main sur les touches de l'instrument. Peu à peu, ses doigts s'étaient mis à courir. Une mélodie avait émergé dans le silence pesant de la salle. Sa main gauche s'était posée à son tour, venant souligner les contrepoints d'une cantate qui lui avait semblé familière. Alors, il s'était arrêté. Il ignorait qu'il savait jouer du piano. Cette révélation le bouleversa. La mémoire des doigts... Son corps en savait plus long sur lui que sa tête ! Dès lors, il s'abstint de revenir dans cette pièce.

La plupart du temps, il occupait ses journées à errer au quatrième étage, claudiquant sur le parquet de chêne vitrifié. Maudissant l'employée qui lustre si bien les sols et ralentissait sa progression tortueuse. Il se passait parfois en boucle les suites pour violoncelle de Bach, sur la chaîne du grand salon. Se perdait dans l'harmonie des cordes, comme un pantin s'emmêle dans les fils qui le relie à son marionnettiste. Espérant défaire enfin les nœuds provoqués par ses mouvements désordonnés.

Il tournait en rond. Ressassait des idées sombres. Trois fois par semaine, Stuart le conduisait chez Tannenbaum, avec lequel il avait démarré un travail. Tony, un kinésithérapeute de Brooklyn, était la seule personne avec laquelle il échangeait des conversations « normales ». Le kiné lui permettait de recouvrer

ses réflexes en le forçant à maintenir son équilibre sur une planche instable. Ils travaillaient également la reconstruction musculaire de sa jambe droite avec des poids suspendus à ses chevilles. Contraignant, mais très efficace.

D'un milieu social très différent du sien, Tony avait une simplicité qui lui plut immédiatement. Il ignorait qui était son patient. Ne s'en souciait pas plus que de l'indice du Dow Jones. Mettait toutes ses compétences au service de Christopher, le distrayant par la fraîcheur de ses remarques. Peu à peu, l'écrivain retrouvait l'usage de la marche. Diminuait les antalgiques.

Il fit de courtes promenades autour des blocs voisins. Histoire de prendre l'air. Au début, il était accompagné de Stuart. Jusqu'à ce qu'il lui fit comprendre qu'il n'avait pas besoin de baby-sitter. Vexé, le chauffeur s'en tint aux recommandations de Kelia en assurant une surveillance moins rapprochée. À l'insu de l'écrivain.

C'est ainsi qu'un après-midi, Christopher pénétra dans une librairie située à quelques pâtés de maisons de son hôtel particulier, sur Lexington Avenue. Il eut l'agréable surprise de trouver son dernier livre présenté dans la vitrine, et en éprouva un semblant de fierté. L'univers extérieur ne lui était plus aussi inaccessible. Il venait d'y trouver un élément vaguement familier.



Sa deuxième promenade le conduisit au poste de police le plus proche. Il voulait connaître les détails de son accident. On le fit patienter une demi-heure avant de l'introduire dans le bureau d'un fonctionnaire fatigué, qui évita son regard durant

tout l'entretien, à cause d'un strabisme divergent mal assumé. L'inspecteur était au fait des mésaventures de Christopher. Le dossier complet étant encore en cours d'instruction. Il ne pouvait en révéler davantage.

– Mais bon sang! vociféra Christopher. J'ai tout de même le droit de savoir ce qu'il m'est arrivé!

– En terme de droits, soyez rassuré, vous avez effectivement cette prérogative, répondit l'autre en laissant son œil droit décrire une trajectoire totalement indépendante de celle empruntée par son œil gauche. Mais d'autres personnes sont impliquées dans cette affaire.

– Je ne comprends pas...

– Je vais vous expliquer. Il est vingt et une heure trente environ lorsqu'une énorme déflagration retentit dans l'aéroport de La Guardia, ce vendredi de janvier. Les toilettes publiques situées dans la zone Est de l'aéroport ont été totalement détruites par une bombe artisanale. Probablement déposée par un terroriste. L'attentat n'a pas encore été revendiqué. Si vous voulez mon avis, il doit encore s'agir de l'un de ces barbus endoctrinés!

– Je ne vois toujours pas le rapport avec moi, insista Christopher.

– On y arrive. Il se trouve que vous étiez dans les toilettes à ce moment précis. Vous avez eu la chance d'être l'unique survivant. On a retrouvé le corps d'un homme complètement calciné. À quelques mètres de vous.

– De qui s'agissait-il? La torche humaine?

– Officiellement, je ne suis pas en mesure de vous en dire plus. Je vous invite à ne pas quitter la ville durant tout le temps que durera l'enquête, car nous serons certainement amenés à vous contacter.

– Mais... ça va être long?

– Vu l'état de la victime, ça risque de prendre un certain temps avant de parvenir à son identification, laissa échapper l'inspecteur. Et on ne peut pas compter sur vous pour nous aider à y voir plus clair, n'est-ce pas? Alors écoutez bien: le mieux à faire, c'est de rester bien sagement chez-vous. Jusqu'à ce que vous retrouviez la mémoire. Quand ce sera le cas, on pourra avancer...

Christopher prit congé du lieutenant de police et se fit conduire par Stuart à l'hôpital qui l'avait accueilli. Il ne parvint pas à en apprendre plus long. Il avait subi un traumatisme crânien l'ayant effectivement plongé dans des phases de coma intermittentes. Le diagnostic était plutôt optimiste, mais il fallait laisser le temps accomplir son ouvrage... Ce à quoi Christopher ne pouvait se résoudre.

